

BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE  
LYON

PREMIÈRE ANNÉE

— 1875 —

TOME PREMIER

LYON  
SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE  
QUAI DE RETZ, 25

DÉPOT CHEZ H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR, RUE DE LYON 65

1875

**VOYAGE**  
**DANS**  
**LA RÉGENCE DE TUNIS**

PAR

MM. LES DOCTEURS TIRANT ET REBATEL

pp.35-47

La Société de géographie de Lyon nous a confié le périlleux honneur d'inaugurer la publication de ses Bulletins par le récit d'un voyage entrepris, au printemps de cette année, dans le sud de la régence de Tunis. Disons, en commençant, quelques mots du but proposé et des moyens mis à notre disposition pour y arriver.

D'après les instructions rédigées par M. Gosson, au nom d'une commission de l'Institut de France, pour M. Doumet-Adanson, nous devons continuer l'œuvre botanique de Desfontaine, du suédois Vahl et de M. Kralik, en des lieux non visités, ou bien encore traversés à la hâte ou en saison défavorable.

Dans cette mission d'histoire naturelle, quelques points nous étaient recommandés d'une façon spéciale. La vallée de Talah et le Djebel-Ressas, par exemple.

On connaissait, par la relation de M. Péliissier, ancien agent consulaire de France à Souza, la présence d'arbres à gomme dans un lieu nommé Talha, et le bey actuel, Mohammed-Essadok, avait aperçu lui-même la prétendue forêt aux [p.36] arbres séculaires, alors que, bey du camp, il commandait l'expédition militaire périodique du recouvrement des impôts. Aussi le gouvernement tunisien se trouva-t-il disposé à nous donner toutes les facilités désirables. Qu'on ajoute à cela la toute-puissante intervention de M. le vicomte de Vallat, qui, dès son arrivée à Tunis comme plénipotentiaire, donna le signal de la chute du premier ministre Mustapha Khasnadar. Le pays, volé et ruiné depuis trente-deux ans par ce fonctionnaire, poussa un cri de joie. Tunis illumina le soir même, toutes les villes donnèrent des fêtes à l'arrivée de la nouvelle, et dans les mosquées on intercala le nom du ministre de France dans la prière de Mahomet comme le nom d'un bienfaiteur public.

Grâce à cette double influence nos préparatifs furent vite terminés. Le général Bakkouch nous choisit lui-même une escorte d'élite et le premier ministre, S. Ex. Khayr-eddin-Khasnadar nous fait remettre des amras ou bons de réquisition pour tous les points de notre route présumée.

Donc, le mardi 10 mars, M. Doumet-Adanson et nous quittions la légation de France, après une allocution courte mais éloquente de M. de Vallat aux hommes de notre escorte. Il leur faisait savoir que, par ordre du bey et suivant l'usage tunisien, leurs têtes répondaient des nôtres. Nous devons à la vérité de proclamer que jamais escorte ne fut

plus dévouée ou plus attentive. Nous ne pûmes échapper, un seul instant, à la vigilante sollicitude de notre chaouch et de ses hommes, et s'ils ne purent montrer de l'héroïsme, faute de circonstances assez graves pour cela, en tous temps et en tous lieux nous les trouvâmes pleins de déférence et de courage. Deux voitures, ou plutôt deux carrosses, attelées chacune de quatre chevaux et conduites par des Maltais, devaient transporter, nous et nos bagages, jusqu'à Sfake. La réussite n'était pas certaine, car la saison des pluies, véritablement exceptionnelles [p.37] cette année, finissait à peine et on avait les plus mauvais renseignements sur l'état des chemins.

C'est par la porte Bab-el-Fellah que nous quittâmes Tunis et toute espèce de route. Ce fut une rude épreuve pour nous que ces premières heures de cahots et de secousses inconnues aux voitures civilisées.

Il nous fallut faire le tour d'une plaine basse convertie en marécage, pour gagner, à travers champs et fossés d'irrigations, le pont en pierre bâti sur l'oued Milianah, le plus beau, on peut même le dire, un des rares échantillons sérieux du savoir-faire des ponts et chaussées de la régence.

Après avoir traversé une magnifique forêt d'oliviers, station d'un superbe cyclamen non encore signalé sur la côte barbaresque et appartenant à la flore de la Perse, nous atteignons, après quatre heures de marche ou plutôt de navigation, le bord de la mer et les maisons d'Hammam Lif, station d'eaux thermales et sulfureuses fort goûtées des Arabes.

Un jeune homme, général de brigade et fils du khasnadar de Souza, nous invita, en excellent français, à goûter aux diverses pâtisseries, sucreries et confitures qui composent un déjeuner arabe de grand luxe. S'il n'avait été en traitement préventif pour des maladies qu'il ne saurait manquer d'avoir plus tard, il nous aurait tenu compagnie. Mais il s'excusa d'une façon fort polie, dans un petit discours d'adieu qui donna à ses administrés une haute idée de ses connaissances en langues étrangères.

C'était la première fois et la dernière que nous devions entendre prononcer un mot de français par un indigène.

Les chevaux et les ressorts des deux voitures eurent des prodiges à accomplir jusqu'à l'oued Touniss, où le galop précipité de notre escorte, courant au secours en arrière, vint nous avertir que nous venions d'échapper à une [p.38] catastrophe, compliquée d'un bain. La voiture des bagages avait renversé dans la rivière. Notre drogman Ismaïl, le Maltais, les caisses, le papier à botanique, tout était épars dans l'eau ou sur le bord dans la boue. Point de mal heureusement; à peine une roue cassée. Aussi Ismaïl, qui devait par la suite tomber si souvent, et de manières si diverses, qu'il n'est guère de chutes dont il n'ait expérimenté les avantages et les désagréments, Ismaïl nous assura que nous pourrions aller attendre au village arabe voisin une roue de rechange.

C'est ainsi que notre première étape nous conduisit à 35 kilomètres de Tunis, à Krombalia, ville de 6 à 700 âmes, appelée Guerumbalia sur la carte de M. Pricot de SainteMarie,

située au milieu de la presqu'île terminée par le cap Bon, à 11 kilomètres sud de Soliman, chef-lieu de la région, possédant 2,000 habitants environ.

Krombalia était en fête. Le fils du cheick célébrait à cheval le second jour des fiançailles, et les cris d'enthousiasme, ces singuliers y ou y ou des femmes, perchées sur les toits comme des cigognes, venaient applaudir à chaque instant une nouvelle prouesse d'équitation ou une pose plus gracieuse. Les intermèdes chantés ou dansés du musicien en chef, figurant, par la mimique et la poésie les qualités physiques et morales des jeunes époux, n'excitaient pas moins d'admiration.

Le premier cheik, homme superbe, qui surprit nos yeux encore peu habitués à la noblesse et à la distinction arabe, nous installa dans la boutique du barbier et nous fit servir notre premier couscoussou. Novices encore, nous lui fîmes peu d'honneur, et pourtant comme nous l'aurions savouré quelques jours plus tard!

Au sortir de Krombalia, il nous fallut six heures pour franchir une trentaine de kilomètres, avant d'arriver à Hammamet [p.39] sur le bord du golfe, grâce aux oueds innombrables et débordés, grâce aussi au sable fin et mouvant couvrant le sol à quelque distance de la mer.

D'Hammamet (2,000 hab.) nous ne dirons rien ; son commerce, de peu d'importance, est fait en grande partie par les marins italiens et maltais. Du reste, les caravanes, afin d'éviter les sables, laissent la ville à gauche, pour gagner directement Bir-el-Bouïta, le Bir Loubeit de M. Pricot de Sainte-Marie, et abrégé ainsi leur chemin.

Les salicornes et les salsolas forment la végétation principale de cette plaine basse, limitée par la mer, d'un côté, de l'autre, par un vaste lac d'étendue variable. Il devait être singulièrement rétréci au moment où on le figura sur la carte de l'état-major, sous la forme d'une petite lagune de 5 kilomètres de long sur 2 de large, recevant un cours d'eau au sud. Au moment de notre passage, il avait au moins 30 kilomètres de long et son extrémité méridionale dépassait la latitude d'Hergla. M. Kralik avait été aussi étonné que nous de l'absence d'une nappe d'eau aussi étendue sur la carte, d'autant plus que, même aux mois de sécheresse, elle est toujours beaucoup plus considérable qu'on ne l'a figurée. M. Pélissier, qui a résidé longtemps à Sousa, a commencé à lui rendre sur la carte une partie de ses vraies limites. Quoi qu'il en soit, il nous fallut neuf heures pour en sortir; deux semaines auparavant il nous aurait été impossible de passer. A huit heures et demie, la porte de Sousa regardant la mer s'ouvrait par une faveur tout à fait spéciale pour nous laisser entrer. Un de nos sphahis d'escorte, resté un peu en arrière, la trouvait impitoyablement fermée et ne pût nous rejoindre au dâr-el-bey ou maison du bey, mis à notre disposition.

Sousa est une ville carrée, dont les murs crénelés ont 3 kilomètres de tour. Sa population ne paraît pas dépasser [p.40] 8,000 habitants, dont un millier de juifs et 5 à 000 Européens, surtout Maltais et Siciliens. Les caravanes de Kérouan la traversent, en apportant les orges, celles du Sud avec les laines, les daltes et les huiles. Un chemin de caravane traverse le désert qui s'étend à l'occident, le long de toute la côte et, passant au

nord de la Sebkra-Sidi-el-Hani, conduit à Kérouan. L? commerce maritime se fait avec Tunis, Malte et la Sicile et consiste surtout en grains. Il est du reste moins important que celui de Sfakes.

C'est à 70 kilomètres, au sud de Sousa, que le voyageur étonné rencontre une véritable merveille, sortant tout à fait du cadre des ruines romaines, si fréquentes en Tunisie. L'amphithéâtre de Thysdrus peut soutenir le parallèle avec les antiquités les plus renommées de l'Italie, les colysées de Rome, de Vérone et de Pola. L'effet en est d'autant plus saisissant qu'il s'élève seul, au milieu du désert, comme un témoin vivant de la civilisation du peuple-roi, écrasant de sa masse imposante les taupinières ' blanches qui servent d'habitations à la population d'El-Djem. A mesure qu'on s'avance au milieu des épaisses haies de cactus, on découvre peu à peu les trois étages d'arcades encadrées de colonnes, et l'entablement formant un quatrième étage en partie ruiné. C'est alors seulement qu'on peut admirer l'harmonie de l'ensemble et la finesse des détails.

Le style se rapproche du corinthien, sans en offrir un type parfait; mais il reste le même dans tout l'édifice, et l'on n'a pas à regretter ici, comme en face de l'amphithéâtre Flavien et de tant d'autres monuments, le mélange de plusieurs ordres différents se succédant de la base au faite. Et puis, osons l'avouer: tout ce qui reste ici est bien romain, et c'est avec plaisir que l'on constate l'absence de restaurations grossières, accompagnées de cartouches et d'inscriptions chantant la gloire de l'architecte qui les a commises et du [p.41] souverain qui les a autorisées. Aucune de ces interpolations choquantes, qui viennent heurter l'admiration à Rome, ne se rencontre à Thysdrus, bien loin de là. Les habitants ont conspiré avec les siècles la ruine du colosseum.

Quoique l'amphithéâtre d'El-Djem, de même que son rival de Rome, ait servi de forteresse et subi plusieurs sièges pendant l'invasion et les guerres arabes, le commencement de la destruction est tout à fait moderne : au dix-septième siècle il était intact. A cette époque (1695), des tribus soulevées à la voix d'une héroïne de la race berbère, du nom de Kahyna, encore chantée aujourd'hui dans les légendes arabes, s'y enfermèrent comme dans une citadelle. il fallut faire un siège et une brèche à coups de canons pour les réduire, et le bey fit couper une large ouverture à travers trois arcades démolies à grand peine pour que les révoltés n'y pussent trouver abri désormais. Depuis, le colosse de Thysdrus a servi tour à tour de carrière de pierres de taille ou de fabrique de salpêtre.

Sur ses soixante-quatre arcades, un tiers environ est renversé du côté du nord: le côté sud a moins souffert et présente un aspect véritablement imposant. C'est de ce côté que les Arabes ont adossé leurs huttes de pierres ou creusé des portes pour habiter les caveaux situés au-dessous de la première galerie. Dans un de ces caveaux représentant le grand café, le grand lieu de réunion d'El-Djem, les habitants viennent boire le kaoua, en fumant du tabac ou du haschisch.

A l'intérieur, la destruction est bien plus avancée. On peut cependant facilement reconnaître les escaliers, les gradins, les loges voûtées destinées, soit à enfermer les bêtes féroces, soit à contenir l'eau des naumachies. Nous n'essayerons point ici une description

architectonique du monument, nous nous contenterons d'indiquer comme source de renseignements [p.42] spéciaux l'ouvrage de M. Victor Guérin <sup>1</sup> et celui de M. Heinrich von Maltzan <sup>2</sup>.

Un mot cependant des dimensions de l'édifice. Le grand axe a 150 mètres et le petit 123. Les dimensions correspondantes à Vérone sont de 154 et 123 mètres. L'arène, exhaussée de tous les débris tombés des étages supérieurs, a 94 mètres de long sur 60 de large. La hauteur de chaque étage est de 10 mètres, la hauteur totale atteint 35 mètres. Des orties ornementales et des graminées, formant pâturage pour les moutons d'El-Djem, poussent à l'aise dans l'intérieur du monument. Les habitants, qui nous servent de guides au travers des ruines, nous montrent une ouverture qui, d'après une tradition remontant à la révolte de Kahyna, communiquerait avec un souterrain de 70 kilomètres de long, allant s'ouvrir sur les bords de la mer, du côté de Sfakes.

Le colysée de Thysdrus reste donc au premier rang par son état de conservation, analogue à celui du colysée de Rome, de beaucoup supérieur à celui de Vérone. La symétrie du style et l'absence de retouche lui créent même une place spéciale à côté de l'amphithéâtre Flavien.

Quelle est l'origine de ce monument colossal? Shaw <sup>3</sup> n'hésite pas à l'attribuer à l'empereur Gordien Ier, qui fut proclamé César à Thysdrus. Cependant la date est au moins douteuse, cet empereur n'ayant porté la pourpre que pendant un mois et demi, temps bien insuffisant pour élever un pareil chef-d'œuvre. Rien dans l'architecture ne conduit à un résultat certain : d'après les plus grandes probabilités, [p.43] la construction a eu lieu dans la première moitié du troisième-siècle, sans qu'on puisse rien affirmer.

p.42

1 Victor Guérin, Voyage archéologique dans la régence de Tunis. Paris, 1862.

2 Heinrich von Maltzan, Reise in den Regentschaften Tunis und Tripoli. Leipzig, 1870.

3 Shaw, Voyage dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant, trad de l'anglais. Édit. Latij'e, 1743,

Les ruines de la ville romaine de Thysdrus, situées dans le voisinage, perdent de leur intérêt quand on vient de quitter le colysée. C'était pourtant autrefois une cité d'une certaine importance, dont le nom se trouve dans tous les anciens géographes, avec des modifications insignifiantes. Pline, qui l'appelle oppidum Tugdriianum, la décrit comme une ville de troisième ordre. Au temps d'Antonin, c'était une colonie désignée sous le nom de Tugdrus dans l'Itinéraire, et sous celui de Thisdrus dans les tables de Peutinger. D'après Ptolémée, le nom est Thysdrus; d'après Mirtius, Tisdra. Dans l'histoire ecclésiastique, la ville occupe une place importante: un concile s'y tint en 417. En 383, son évêque, Helpidius, se fait remarquer au concile des maximianistes. En 411, la ville avait deux évêques, Navigius, comme catholique, Honoratus, comme donatiste. En l'année 641, on trouve cité le nom de Venerius comme episcopus sancte ecclesie Turdithance.

L'identité d'El-Djem et de l'ancienne Thysdrus est établie; d'une manière irréfutable par une inscription trouvée par M. Mattei et déposée par lui à la chapelle Saint-Louis à Garthage.

Quant au village arabe d'El-Djem, comprenant environ 2,000 habitants, il ne présente rien de remarquable. La population est bienveillante pour les étrangers et prend orgueil et plaisir à les conduire à travers les ruines de son monument.

Aussitôt après El-Djem on rentre dans le désert où, à cette époque de l'année, poussent des îlots de halfa et d'une maigre verdure, espaces parcourus par les Souassi entre El-Djem, Kérouan, et les Méthilit, en se rapprochant de Sfakes. [p.44]

Sfakes, située sur le golfe de Gabès, en face de l'île de Kerkena, est environnée d'une ceinture de jardins bordés de cactus, où l'on retrouve tous les arbres à fruits de l'Europe méridionale.

Quelques palmiers contribuent à lui donner l'aspect et la signification d'une oasis. — Gabès présente une oasis semblable, égarée sur les bords de la Méditerranée, mais possède un plus grand nombre de palmiers.

Sfakes et sa banlieue forment une agglomération de 40,000 habitants. — Dans son enceinte fortifiée, qui coûte 100,000 piastres par an d'entretien, la ville arabe en renferme 12,000, dont 2,000 juifs. — C'est le centre le plus important du sud de la Tunisie et le grand dépôt du Djerid et du Sahara. — On y trouve cinq mosquées et trois zâouyas tout à fait inaccessibles aux Européens, comme du reste toutes celles de la Tunisie. Une qaçba occupe l'angle méridional du côté de la mer. — Deux portes seulement permettent de franchir l'enceinte; l'une d'elles fait communiquer avec le quartier franc. — Tous les soirs, à sept heures, la fermeture de cette porte vient jeter une barrière infranchissable entre les deux quartiers, et le vendredi, jour sacré des musulmans, elle est également fermée pendant le temps des prières. Les Européens sont au nombre de 700, surtout Maltais et Siciliens. — Les Français y sont au nombre de 9. — Presque toutes les puissances européennes ont des agents consulaires à Sfakes; la république de Saint-Marin elle-même y possède un pavillon.

Le commerce est considérable et se fait surtout avec Malte, l'Italie et Tunis. Il comprend principalement l'exportation des dattes du Sahara tunisien, les meilleures de l'Afrique; les tapis et les burnous du Djerid et de l'île de Djerba, l'essence de rose et l'essence de jasmin de Sfakes, les éponges de Sfakes, de Kerkenah, de Zerkis, de Bibes, de Benghazy [p.45] et de la Cyrenaïque, enfin le halfa et le sparte des déserts environnants.

Comme à Gabès, on est frappé du phénomène, singulier dans la Méditerranée, d'une marée s'élevant à 2<sup>m</sup>,60 en moyenne, de 3 mètres aux équinoxes.

La rade, qui, par ces alternatives de flux et de reflux, présente l'aspect d'un port de l'Océan, contient toujours plus de deux cents bâtiments de petite taille en général. — Une seule maison française, la maison Golombel, de Paris, emploie plus de quatre cents

bateaux de pêche pour la recherche des éponges. — M. Mattei, représentant de cette maison et agent consulaire de France, que nous sommes heureux de compter aujourd'hui parmi les membres correspondants de la Société de géographie de Lyon, M. Mattei est l'homme le plus connu du sud de la Tunisie et celui qui la connaît le mieux. — Ses bonnes relations ininterrompues avec les Beni-Zid et les Ourghemmas, tribus nomades qui tiennent tous les territoires entre Sfakes et Taraboulous, lui ont permis de tout voir et de prendre, dans le Sud, une influence personnelle qu'il a su reporter avec noblesse sur le drapeau français. Né dans le pays, initié à la langue, aux usages, aux associations militaires et religieuses des Arabes, il peut tout savoir, et ses relations au Sahara s'étendent des oasis de Farafrah, où se trouvait dernièrement Gerhard Rohlfs, jusqu'aux oasis de l'Algérie.— Ces jours derniers, un jeune voyageur lyonnais, M. Auguste Ghabrières, nous apprenait que le nom de M. Mattei n'était pas inconnu, même au Maroc.

Non content de nous enlever, à la réception du caïd, en nous faisant retrouver dans son intérieur une hospitalité et une gaieté toute française, il voulut nous accompagner lui-même jusqu'à Gafsa, c'est-à-dire dans la partie la plus pénible et la plus dangereuse de notre voyage.

Qu'il nous soit permis de lui exprimer ici notre vive reconnaissance, [p.46] seul témoignage que nous puissions lui offrir de notre gratitude.

A Sfakes nous dûmes changer notre façon de voyager ; il fallut forcément recourir aux chevaux et aux chameaux, seul mode de transport praticable dans cette région.

Notre caravane devait nous conduire à Gafsa, par Sidi Mahedeb et le Bou-Hedma, en revenant par la Majoura. routes également inexplorées. Toute cette étendue de pays est figurée sur la carte de M. Pricot de Sainte-Marie, d'après des renseignements recueillis à distance. Après avoir constaté des lacunes ou des erreurs aux portes de Tunis, nous ne fûmes point trop surpris d'avoir peu à compter sur elle. La distance comprise entre Sfakes et Gafsa peut être évalué à 250 kilomètres et les caravanes traversent ordinairement ce désert en quatre jours. La route de retour, sensiblement de même longueur, n'est pas fréquentée à cause de la rareté des puits et offre la singularité de suivre l'ancienne route romaine de Taparura à Gapsa<sup>1</sup>.

Aussitôt après avoir franchi la zone fertile et cultivée qui entoure Sfakes, on traverse ces mêmes plaines désertes, aux îlots de verdure, et littéralement criblées de terriers de gerboises, qui constituent, par leur multiplicité, un danger réel pour les montures. La végétation est saharienne et présente ce caractère général de n'offrir, sur des espaces immenses, qu'un petit nombre des mêmes espèces annuelles, peu à peu remplacées par des espèces nouvelles, lesquelles régner à leur tour.

Une petite journée de marche, au pas monotone et régulier des chameaux, conduit au pauvre village d'El-Mahares, sur le littoral, où se trouvent quelques bouquets de palmiers et des citernes. Mais il ne faut pas moins de douze heures pour aller d'El-Mahares à la zâouya de Sidi-Mahedeb, située à 12 kilomètres de la mer. [p.47]

La position géographique de ce point sur la carte de M. Pricotde Sainte-Marie est évidemment erronée. D'après tous les voyageurs, depuis Shaw jusqu'à M. Duveyrier, et d'après notre propre expérience en des points de distance connue, les chameaux parcourent, d'un pas aussi lent que régulier, environ 5 kilomètres par heure. Aucun arrêt, dans cette plaine sans fin, ne vint altérer cette marche, et il nous fallut douze heures pour arriver à la zâouya, ce qui représente 60 kilomètres au lieu de 35, marqués sur la carte. Une seule remarque rendait le fait convainquant pour nous: les distances, entre Sfakes et El-Mahares et entre El-Mahares et Sidi-Mahedeb, sont sensiblement les mêmes sur la carte; or, il nous fallut six heures et demie pour franchir la première et douze heures pour la seconde.

A 5 kilomètres de la zâouya et du tombeau de Sidi-Mahedeb, nous apercevons les feux des douars Mahedeba, tribu universellement respectée, franche de tout impôt et qui n'a d'autre obligation que d'offrir l'hospitalité de la nuit aux voyageurs du Sahara. Nous devons dire qu'ils nous reçurent avec la plus grande cordialité et nous offrirent un des leurs, comme guide, pour nous accompagner jusqu'à Gafsa.

Après un jour de repos et d'exploration aux environs, nous quittons Sidi-Mahedeb et bientôt nous apercevons les sommets du Bou-Hedma, de l'autre côté d'une vaste sebkra, omise sur la carte de l'état-major, portée, mais tout à fait au hasard, sur la carte de M. Péliissier, sous le nom de Sebkra Naïl. Il nous fallut près d'une heure et demie de marche pour traverser cette plaine de sable fin, recouvert d'une couche de sel. Elle s'étendait à perte de vue à l'occident, et les montagnes lointaines produisaient un magnifique effet de mirage, en se réfléchissant à la surface d'un lac limpide.

(Voir aussi **1875Rebatal.pdf**)